

Télévision : la loi de l'audimat

Puisque c'est le temps des vacances, nous avons choisi de vous faire découvrir l'envers de l'écran, celui qui capte la moitié de notre temps de loisirs. Zoom sur quelques conséquences de la commercialisation des chaînes sur l'évolution des programmes.

S'il est bien un sujet-bateau, c'est celui de la télévision. Dans ce dossier, nous aurions pu parler...

- ... des bagarres (à coups de millions) entre les chaînes pour les droits de rediffusion des événements sportifs
- ... du sens des pictogrammes qui décorent le coin inférieur droit de notre écran
- ... du salaire faramineux des animateurs télé (pas ceux de la RTBF, bien sûr !) et des bénéfiques des industries de l'image
- ... des disputes familiales pour s'ériger en maître de la télécommande
- ... du rôle salubre de la télévision baby-sitting pour les parents qui travaillent
- ... de l'impact de la boulimie de télévision sur l'obésité des adolescents américains
- ... de la manipulation des images d'information, et donc de la manipulation des téléspectateurs

- ... du rôle bénéfique de la publicité pour permettre de foncer vite-fait au frigo
- ... du nombre de journalistes en vacances forcées dans les prisons ou les jungles les plus retirées au monde.

Mais par manque de place, nous avons choisi de faire un zoom sur trois thèmes :

- la commercialisation du marché télévisuel et son impact sur les programmes, y compris auprès des chaînes de service public.

- l'évolution du type d'émissions, de plus en plus voyeuristes (Marc Moulin a dit à juste titre : "on est passé de la vulgarisation à la vulgarité")
- la violence à la télévision et le climat d'insécurité qu'elle génère.

Que cela ne vous empêche pas de savourer vos émissions favorites. Avec un zeste de regard critique en plus, c'est encore meilleur !

Télé

Les logiques commerciales ont envahi la télévision, toutes chaînes confondues. Les télévisions publiques n'échappent pas à ce phénomène et sont contraintes comme les autres de se plier au diktat de l'audimat.

Information, communication, divertissement, la télévision est devenue, dans nos pays, l'outil numéro un pour assurer la communication.

Mais si la télévision, à bien des égards, nous ouvre au monde,



M. Van Dieren

vision publique à vendre

à la connaissance, il faut reconnaître qu'elle nous entraîne vers une forme de "crétinisation" : "... Par la télévision, nous introduisons chez nous le bavardage de n'importe quel intrus. Bientôt, monstrueux successeurs de l'étoile qui brillait sur la crèche, des satellites immobiles au-dessus de chez nous permettront à n'importe quel camelot milliardaire, à n'importe quel Etat totalitaire, de nous convaincre jour et nuit et de faire des affaires. Nous serons crétinisés, asservis, domestiqués, entélévisionnés, chaîne après chaîne⁽¹⁾"

L'œuf ou la poule ?

C'est la question que l'on se pose lorsqu'on met en

parallèle la multiplication des chaînes et celle des postes de télévision dans un ménage. D'un côté, le nombre de chaînes ne fait qu'augmenter et le contenu de leurs programmes ne cesse de se spécialiser (chaînes sports, dessins animés, cuisine, musique, ados, films X,...) Au même moment, les postes de télévision se multiplient un peu partout dans la maison. L'un ne va pas sans l'autre : pour éviter les conflits entre générations, il faut multiplier les postes. Nous sommes passés, depuis quelques années, d'une programmation horaire tenant compte de qui regarde quoi à quelle heure, à une programmation ciblant un type de public. La chaîne devient

propriété d'un public (adolescents, sportifs,...) Comment peut-on s'ouvrir l'esprit en regardant tout le temps, seul, le même programme ciblé ? Comment encore favoriser le débat et le dialogue social en étant seul devant un programme, sans pouvoir se confronter ou échanger avec l'autre ? Certes, en ce qui concerne les enfants, les parents ont un rôle important à jouer, mais il n'y a pas que les enfants qui sont visés par ce genre de programmation. La télévision à péage vient renforcer cette spécialisation en offrant aux gens ce pourquoi ils ont payé, si toutefois ils savent le payer. Et demain, qu'en sera-t-il de la télévision interactive qui permettra au futur téléspectateur de choisir sur un

menu déroulant... ? Même les techniques de mesure de l'audimat se sont transformées. Nous sommes passés d'un coup de sonde dans le ménage à une identification du sexe, de l'âge, grâce à des boîtiers "intelligents" qui savent à tout moment qui regarde quoi et combien de temps.

Dis-moi qui te paie, je te dirai qui tu es

On pourrait croire que le paiement annuel de la télédistribution suffit à financer les télévisions. Le câble ne donne malheureusement que le droit de regarder les chaînes présentes sur celui-ci mais n'intervient que très peu dans le financement des chaînes. D'une manière

générale, celles-ci bénéficient de deux types de financement : un financement public à partir des subventions publiques et un financement privé à partir des publicités, des droits d'accès à la chaîne (chaînes payantes). Même la chaîne publique est depuis longtemps déjà un savant mélange de financement privé et public. Cette décision d'introduire la publicité dans les chaînes publiques a certainement été un des facteurs qui a et continue d'influencer la programmation. La guerre de l'audiovisuel est lancée, la confusion public-privé également.

La pub ? Beurk !

Voici une proposition qui circule sur Internet⁽¹⁾ "Nous demandons la suppression totale de la publicité sur France Télévision et donc l'abandon des recettes commerciales qui retourneront sur le marché de la publicité;

La création en contre-partie, d'une contribution Culture et Communication, prélevée sur l'ensemble du marché de la publicité, modulée suivant les secteurs et spécifiquement destinée au financement de la télévision publique.

Ainsi, ni le budget de l'Etat, ni le contribuable ne seraient davantage sollicités qu'ils ne le sont. Indépendamment des contraintes économiques et politiques à court terme, un tel mode de financement, assuré annuellement par la taxe, serait enfin durable. Nous savons qu'une telle proposition heurte de front de puissants intérêts commerciaux : le courage commande de les affronter. Car cette proposition est parfaitement réalisable, et nous ferons connaître par tous les moyens à notre disposition les arguments qui le démontrent.

La télévision publique est à reconstruire, beaucoup reste à inventer. Elle peut être un formidable moyen de divertissement, d'ouverture sur les autres, de découverte et de solidarité.

Qu'on lui en donne enfin les moyens !"

(1) Action critique médias - 17 av. des Sycomores, 93310 Le Pré Saint Germain - France
<http://acrimed.samizdat.net>

Quel avenir pour la télévision publique ?

Les télévisions publiques traversent actuellement une crise qui risque, si elle n'est pas gérée, de discréditer l'existence même de ce service.

Mais quelles sont donc les grandes caractéristiques qui devraient distinguer une chaîne publique d'une chaîne privée ?

- Un seul opérateur public sur un territoire déterminé
- Etre organisée par et appartenir aux pouvoirs publics.
- Etre contrôlée par un groupe de personnes

M. Van Dieren



représentant aussi bien l'administration interne, les syndicats, le gouvernement, les professionnels.

- Proposer une programmation généraliste en termes de public et de thèmes abordés.
- Une télévision accessible sur l'ensemble du territoire concerné et "évidemment" gratuite pour tous.
- Un service financé prioritairement par des fonds publics alimentés par la redevance télévision, l'impôt. Il est important de relever le terme de "service" par rapport au privé qui offre un "produit".
- La télévision publique a aussi pour mission de produire ou coproduire des émissions, films, reportages,... C'est grâce à ce travail que s'installe une visibilité de nos réalités à l'extérieur de nos frontières (TV5, Arte,...)

Face à ce modèle idéal, le progrès et l'évolution technique ont contribué à modifier la donne. Les transformations de la société ont créé une rupture du monopole de la télévision publique. L'évolution technologique n'a pas été suivie d'un financement adéquat pour permettre à la RTBF de s'adapter à ces changements rapides. Outre l'évolution technologique, la construc-

tion européenne et les changements économiques sont venus déstabiliser l'espace géographique. La logique de financement des chaînes télévisées s'en est vu profondément modifiée.

La crise qui hypothèque aujourd'hui l'avenir des télévisions publiques est de quatre ordres : crise de financement, de fonctionnement, d'identité et de légitimité. En Belgique, l'accentuation de ces crises pose directement la question de l'existence du "service public".

Il serait grand temps de se poser les bonnes questions. Quels sont les besoins de notre société en matière d'audiovisuel ? Y a-t-il une adéquation entre les missions poursuivies et les moyens dont dispose notre télévision publique (moyens politiques, juridiques et financiers) ?

A ces difficultés vient se greffer la menace que représente l'AGCS⁽²⁾. Si demain nous acceptons que nos services ne soient plus que des marchandises fournies par le privé, qu'en sera-t-il de l'audiovisuel ?

Les récents événements en Irak nous prouvent bien l'importance de la maîtrise

démocratique de la télévision. L'exemple de Berlusconi nous montre à quel point nous devons nous battre pour préserver une chaîne publique de qualité avec des programmes variés, équilibrant quantité et qualité.

Raymond Lepère

Sources :

- "Notice légale". Données encyclopédiques, copyright 2001 Hachette Multimédia/Hachette Livre, tous droits réservés
- "Charte sur la vie privée-Conditions d'utilisation" Copyright 2001 Yahoo ! France, tous droits réservés.

(1) Charpentreau Jacques, "La crétinisation". Les Editions ouvrières . Le livre date... de 1971.

(2) AGCS : Accord général sur le commerce des services.

A armes inégales...

"Les années 80 et 90 ont vu se développer la concurrence entre chaînes de télévision. Dans un premier temps, cette concurrence fut plutôt ressentie comme "saine", parce que stimulante pour les directeurs de programmes. Mais les armes étaient inégales : les télévisions de service public ont eu du mal à faire face à la pléthore de moyens financiers mis en œuvre par les chaînes privées. Sans parler du manque d'intérêt en matière de programmation chez les concurrents privés : plus une émission est facile, plus elle ratisse large, plus elle est regardée et donc rentable. Mes télévisions publiques n'ont pas toujours su comment se positionner face à ce genre de politique. Certaines ont cru bon d'imiter leurs consœurs privées, mais avec moins de moyens financiers... tout en continuant à défendre un discours de "qualité". Résultat : elles donnent "une image brouillée" au téléspectateur, n'ayant plus d'identité propre"

Sabine Schroder, Axelle, août 2002

Mon voisin me fait rêver !

Contrées inconnues, personnages riches ou célèbres, évasion vers un irréel parfois réparateur... la télé nous a toujours fait rêver. Et pourtant, de nos jours, c'est l'intimité de notre voisin qui a la cote !

D'aucuns l'appellent télé-poubelle. On devrait plutôt parler de télé « trou de serrure », pour emprunter l'expression de Gabriel Thoveron, professeur à l'ULB. C'est que la spécialité de la télé-réalité, c'est précisément de nous placer dans la situation d'observer par le trou de la serrure ce qui est en train de se passer chez nos voisins !

On a beau nous avoir toujours appris que « ce n'était pas bien », le concept fait aujourd'hui un tabac. Il rafle les taux d'audience, se répand par contagion et se caractérise par une spirale de la sur-enchère. Toujours plus fort, toujours plus sexe, toujours plus sensationnel.

Il y a 10 à 15 ans, le téléspectateur cherchait plutôt l'évasion dans des horizons opulents et inaccessibles au commun des mortels. Rappelons-nous des feuilletons du genre « Dallas » ou « Dynastie ».



Aujourd'hui, le cher public a viré sa cuti pour se délecter de l'intimité de ses concitoyens.

La potion magique

Le concept est en général très simple et marche (presque) à tous les coups : vous réunissez Monsieur et Madame Tout-le-monde après avoir soigneusement sélectionné les candidats selon leurs caractères, leur physique, leurs comportements. S'il n'y a pas de scénario pré-conçu, un bon « casting » est indispensable au succès : le public doit aimer, haïr, s'identifier, se

passionner pour des personnages réels qui leur ressemblent ou sont leur contraire. Vous placez tout ce petit monde dans des situations soigneusement choisies (c'est là que le genre d'émissions diffère : ce sera la chanson avec Star academy, l'aventure avec Koh-lanta, le désir avec l'île de la tentation, etc), . Vous filmez le tout et... vous récoltez les millions.

Comment ? Grâce à la simple logique qui fait aujourd'hui de la télévision une poule aux œufs d'or pour les investisseurs : l'audience amène la publicité. Plus ça plaît, plus ça paie. Et puis, il y a le commerce dérivé : T-shirts, gadgets, et autres produits. Les chaînes perçoivent également des retours financiers sur les communications téléphoniques de ceux qui votent pour éliminer ou sélectionner les candidats...

La question fondamentale nous revient finalement comme un boomerang : pourquoi une telle audience ? Pourquoi nous laissons-nous gagner par cet accès de voyeurisme ? Pourquoi jouons-nous le jeu ? Rares sont les dupes, mais nombreux sont les accros...

Piège à curieux

La télé-réalité touche à une dimension fondamentale de l'humain, comme l'explique le psychologue Philippe Béague⁽¹⁾ : la curiosité pour l'autre. « *Nous nous posons tous des questions sur notre intimité, c'est pourquoi nous sommes fatalement curieux de l'intimité des autres. Cette curiosité est bien sûr exacerbée chez l'adolescent, lui qui est en recherche d'identité. C'est*

sur ce principe que joue la télé-réalité ». Pas besoin de faire un dessin aux parents ou grands-parents que nous sommes : on sait que les ados sont en général les plus friands de ce genre d'émissions et qu'ils entraînent dans leur passion le reste de la famille, qui finit elle aussi par se laisser gagner par le virus...

La curiosité pour l'intimité des autres, même à travers le petit écran, serait donc un moyen de nous confirmer dans notre identité. Elle nous apprend que d'autres vivent et pensent comme nous, que ce que nous faisons a du sens. « *La question est de savoir à partir de quel moment ce voyeurisme devient de la perversion* », explique encore Philippe Béague.

Pervertissement

Car il apparaît clairement que l'évolution des émissions de télé-réalité va vers le « toujours plus fort, plus violent, plus sensationnel, de moins en moins divers et de moins en moins signifiant », comme l'écrivait



Endemol ?

Non, ce n'est pas une marque de dentifrice, ni le nom d'un médicament générique... Endemol est une boîte de production hollandaise qui coproduit, avec les chaînes respectives, la plupart des émissions de télé-réalité en Europe. Patrons du concept sur le vieux continent, les penseurs d'Endemol (dont le sympathique Arthur pour la France) sont à la base de Loft Story, Fear factor, Star academy... Et comme le déclarait son chef de production, Johan Demol, à Téléouest : « *Si je propose un jeu consistant à faire monter dix personnes dans un avion en perdition équipé de neuf parachutes, je sais que je trouverai des candidats !* »

Préparons-nous au pire !

Marc Moulin dans son livre « La surrenchère ». L'article ci-contre sur la situation aux Etats-Unis est éloquent sur ce qui pourrait bien nous arriver dans les prochains mois.

La real-TV, bien au-delà de satisfaire notre légitime curiosité sur l'intimité des autres, nous montre en gros plan toutes les bassesses de notre condition humaine : l'angoisse, les phobies, les souffrances, le dégoût, la rage, la cupidité, l'humiliation, le narcissisme, la jalousie, la trahison... Le « pervertissement », valse hésitation permanente entre divertissement et perversion, inonde désormais nos écrans.

Au recul, c'est un bien triste tableau de l'humanité qui nous est ainsi brossé. Exacerbé et orienté certes, mais réel et témoin aussi de la banalité du quotidien. La fabuleuse puissance de pénétration de la télévision dans la vie des gens fait le reste. Ce phénomène pose tellement de questions que l'on peut difficilement ne pas en



parler. Et on en parle tellement qu'il n'est pas possible de ne pas regarder. D'autant plus quand, chez les adolescents, cela devient (au même titre que des modes de consommation) un élément d'intégration dans les groupes.

Faut-il s'en inquiéter outre mesure ? Pour Philippe Béague, les adultes « *ne sont pas dupes : ils savent que c'est un jeu. Les critiques et les commentaires ne servent qu'à alimenter le système. C'est un peu comme la censure qui ne fait qu'attiser la curiosité des gens* ». Et chez les jeunes, dont on sait qu'ils sont plus vulnérables et en recherche d'identité ? « *Le tout est d'aider les adolescents à prendre de la distance par rapport à ce qu'ils voient.* » Tout en sachant qu'il est « *rassurant de savoir que les enfants d'aujourd'hui sont baignés dans le monde des médias. A âge égal, ils sont déjà bien plus habitués à certains types de message que la génération de leurs parents. Ils sont donc moins démunis que leurs aînés.* »

Il n'empêche. Nombreux sont ceux qui s'inquiètent du devenir de notre petit écran. Bijoux culturels en puissance, nos chaînes de télévision généralistes sont

de plus en plus perverties par les logiques du marché et de la recherche du profit financier. Il n'y a pas de secret si nous voulons garantir un paysage audiovisuel de qualité : le téléspectateur a un rôle majeur (le succès de toute émission c'est d'être regardée...) et le monde politique aussi, à travers le soutien des chaînes publiques. La réalité nous montre aujourd'hui que la "différence" promise par la libéralisation du marché audiovisuel nous mène plutôt à une uniformisation au rabais...

Jean-Michel Charlier

(1) Psychologue et psychanalyste, président de la fondation Dolto. In "Le ligueur" du 27/11/02.

Toute une vie par procuration

Aux USA, grâce à la télé-réalité, il est désormais possible de vivre toute une vie « par procuration » ou devant les caméras, selon qu'on soit candidat-acteur ou téléspectateur-voyeur. Effrayant.

Nous ne résistons pas à la tentation de reprendre ci-dessous des extraits de la remarquable démonstration réalisée par un journaliste de TéléMoustique⁽¹⁾.

« Imaginons un bébé américain baptisé Bill Buffalo. Dès 3 ans et jusqu'à 15 ans, Bill pourra participer à *The most talented kid in America* (l'enfant le plus talentueux d'Amérique). Ensuite, quand il aura mué, Bill s'inscrira à *Big Brother* et *Rap Idol*. Devenu un homme, un vrai, il va se battre pour le titre de la personne la plus sexy dans *Are you hot ?* (es-tu chaud ?), et se rincera l'œil devant *Cathouse* (la maison du chat) qui ouvre les portes d'une maison close en ne dissimulant aucun détail...

En mal d'une partenaire, notre Buffalo va participer à *Chains of love* (chaînes d'amour) et cuisiner, marcher, dormir... attaché pendant 4 jours à 4 jeunes filles qui seront éliminées une à une. Déçu, il s'inscrira à *The Bachelor* (le célibataire) pour trouver la femme idéale. Puis emménagera pendant trois jours chez les parents de sa dul-

cinée sous les caméras de *Meet my folks* (rencontre les miens). Et si ça ne marche pas, il existe *Married by America* (Marié par l'Amérique). Bill se retrouvera alors marié à une parfaite inconnue que lui auront choisie les téléspectateurs. Afin de mettre son amour à l'épreuve, le jeune couple va triompher de *Temptation Island* (l'île de la tentation). Prenant goût au jeu Monsieur et Madame Buffalo accepteront de vivre comme au XVII^e siècle pour *Colonial house* (Maison coloniale).

Retour au XXI^e siècle. Bill et Bulle vont s'amuser avec *The swap* (l'échange), à échanger leur partenaire. Rendu à une vie normale, Bill, soupçonneux, contactera l'équipe de *Cheaters* (les trompeurs) qui se chargera de surprendre Bulle en flagrant délit d'infidélité devant des millions de téléspectateurs. Le divorce s'impose... Les futurs ex-Buffalo sont les candidats rêvés de *I want a divorce* (je veux un divorce) où ils répondront aux questions les plus indiscrettes. Voilà Bill libre à nouveau. Mais l'âge venant, Bill va rédiger son testament. Sous les caméras de *The will* (le testament), ses descendants se battront pour l'héritage et le vainqueur verra son nom enregistré dans ses dernières volontés... Il ne manque plus que *Croque-mort academy* pour choisir qui entermera notre pauvre Buffalo. »

(1) Yannick Duchesne, in TéléMoustique du 19 février 2003

Frissons garantis

En matière de violence à la télé, la réalité commence à rattraper la fiction. L'horreur à l'écran n'a plus de limite, même au journal télévisé.

Le déballage d'hémoglobine et de stress serait-il en lien avec une société de plus en plus violente ?

Cela fait des décennies que les sociologues s'interrogent sur les effets de la violence à la télé sur nos comportements, particulièrement chez les enfants. Mais de plus en plus, les spécialistes ont tendance à inverser la question : n'est-ce pas la violence de la société qui entraîne les téléspectateurs à en redemander toujours plus ? Et puisque l'audimat s'emballe face aux attentats du 11 septembre ou à la mortelle prise d'otages tchétchène, pourquoi les télévisions privées (mais aussi publiques) se gêneraient-elles pour diffuser ce type d'images ?

Toujours plus...

Pour Christian Dupont, journaliste à la RTBF⁽¹⁾, "Quand nous montrons des images de malheur et de morts, ce

n'est pas par goût du macabre, mais parce qu'elles nous paraissent indispensables à la compréhension, qui justifie en quelque sorte l'information télévisée". Mais il met cependant en évidence le danger que représentent ces images fortes. Aujourd'hui, les sujets doivent être courts, et rares sont les journaux télévisés qui prennent le temps d'aller au-delà de l'image violente. De ce fait, elle masque en quelque sorte l'information à laquelle elle sert théoriquement de support. Bref, on confond de plus en plus émotion et journalisme. "Et ce danger renvoie aux limites du média lui-même, de ce formidable instrument de connaissance et d'information, aujourd'hui très souvent utilisé à des fins purement mercantiles", conclut Christian Dupont.

Pourquoi y a-t-il une augmentation du nombre d'images violentes dans l'information ?

La multiplication des moyens de communication (satellites, agences de presse,...) permet aux chaînes de télévision de disposer d'un volume d'informations considérable, et quasi en direct. Dans ce flot d'informations, les images violentes sont plus nombreuses que par le passé. Pourquoi ? Toujours selon Christian Dupont, la fin des deux blocs, loin de pacifier la planète, a ouvert la voie à une série de crises, de périodes d'insécurité et de conflits dans lesquels les pays occidentaux sont impliqués. Les télévisions de ces pays ont donc besoin d'images pour illustrer ces événements.

Pourtant, les pouvoirs publics ont établi des codes de déontologie pour limiter les images-choc (par exemple, pas ou peu de cadavres à l'écran le 11 septembre ou lors de la récente guerre en Irak). Mais cette volonté de contrôle aiguise la curiosité des journalistes, qui prennent parfois des risques énormes pour aller voir ce qui est caché. Le nombre de journalistes "morts au combat" ou emprisonnés ces derniers mois en témoigne (16 journalistes sont morts en Irak depuis mars dernier). Autre raison de la multiplication des images de violence : la modification

des structures du secteur audiovisuel. Le modèle de la TV de service public a tendance à s'estomper et avec lui, les règles de retenue et de discrétion qui le caractérisaient. La domination de la logique de marché, qui envahit aussi les TV publiques⁽²⁾, entraîne la recherche d'images choc, celles qui permettent de se faire remarquer.

Cherche modèle...

L'augmentation de la violence dans les films de fiction contribue aussi à rendre les téléspectateurs moins sensibles à ce type d'images. A l'heure de la télé-réalité, le seuil de tolérance a probablement changé. Mais malgré les nombreuses études réalisées sur l'impact de la violence à la télé, elles n'ont jamais abouti à des conclusions claires et encore moins convergentes. Certains voient dans la violence télévisuelle, un rôle bénéfique de "catharsis", c'est à dire une manière de se décharger de sa propre violence refoulée par la vie en société. D'autres études accréditent l'idée selon laquelle la consommation excessive d'images violentes pousse au crime, surtout auprès de spectateurs jeunes et immatures. Ce sur quoi les spécialistes semblent cependant s'accorder, c'est que les



M. Van Dieren

images ne suffisent pas à elles seules à provoquer des comportements violents. Derrière le geste spectaculaire de ce jeune homme qui a assassiné son ex-amie selon les méthodes inspirées du film *Scream*; derrière les massacres perpétrés par des adolescents dans leur école aux Etats-Unis ou en Allemagne, il y a certainement d'énormes frustrations. Trop de paramètres interviennent pour faire un lien direct entre le nombre d'heures passées devant des images violentes et un éventuel passage à l'acte : l'état psychologique personnel, l'accompagnement parental, le niveau de scolarisation... Par ailleurs, "les enfants ont plusieurs moyens pour gérer le stress provoqué par des images violentes : les mots, les manifestations non verbales et les

Quand la peur envahit nos écrans... et nos vies

Bowling for Columbine ⁽¹⁾

Columbine est le nom d'une école où s'est déroulé un drame qui a secoué toute l'Amérique le 20/04/1999 et dont l'électrochoc est parvenu jusqu'à nous. En effet, ce jour-là, deux adolescents prenaient en otage des élèves de leur école, et en abattaient 12 ainsi qu'un professeur avant de retourner leur arme contre eux. C'était à Littleton, une petite ville du Colorado. Ce drame a montré à quel point le passage à l'acte de la violence n'est pas si lointain de la réalité, et n'existe pas que dans les jeux vidéo... Justement, les jeux vidéo ont été mis sur la sellette et décriés

pour leur violence. Des voix se sont aussi élevées contre Marilyn Manson, le plus connu des chanteurs « glauques » et violents. Mais peu de voix se sont élevées contre la société elle-même ultra-violente. Peu de voix, mais dont certaines ont eu un retentissement énorme. Comme celle de Michaël Moore, réalisateur américain du film documentaire "Bowling for Columbine", à travers lequel il voulait mieux comprendre ce qui a poussé ces deux jeunes à passer à l'acte. Il se filme dans ses recherches et interviews. Parmi d'autres réflexions, il met en exergue l'image négative de la population afro-américaine et latino dans les médias. Médias qu'il n'hésite pas à décrire comme des manipulateurs de nos peurs : montrer des poursuites policières ou des arrestations musclées est bien plus porteur en termes d'audimat que de parler de criminalité

financière... Prenons garde, ce genre d'émission n'est plus l'apanage des lointains Etats-Unis, mais se retrouve déjà sur nos écrans...

Moore décrit en fait une société devenue un lieu de peurs, qui sont exploitées dans tous les créneaux (du verrou de sécurité à l'abeille tueuse, du suspect forcément noir aux dangers du soleil) et où la situation est encore compliquée par l'accès hyper-facile aux armes et munitions. Le film s'ouvre sur notre réalisateur filmé en train d'ouvrir un compte en banque, et désirant recevoir le cadeau promis par la publicité : une arme de chasse. Véridique ! A voir d'urgence si ce n'est déjà fait.

Cécile Cornet

(1) Film-documentaire réalisé par Michaël Moore en 2002



scénarios intérieurs que les enfants se construisent", explique Serge Tisseron, psychiatre parisien. Mais il affirme en outre que, "même si elles n'en sont pas la cause, les images violentes procurent des modèles à ceux qui les cherchent; ces modèles sont proposés dans des séries de fiction, mais aussi à travers des séquences d'actualités". Les images de plus en plus fréquentes de kamikases aux Etats-Unis, en Israël ou en Tchétchénie contribuent peut-être à donner une image positive de ce type de mort-spectacle auprès de jeunes en quête d'identité ou de reconnaissance sociale.

Effets non désirés

Mais si la violence à la TV n'engendre heureusement pas automatiquement des comportements violents, elle contribue sans aucun doute à augmenter le sentiment d'insécurité. Selon Marc Lits, professeur à l'UCL, "cette consommation accrue de violence peut amener certains spectateurs à déformer leur perception de la réalité et à surestimer la place de la violence dans la société. Ils pensent vivre dans un univers de violence, où un criminel les attend à chaque coin de rue, et adoptent dès lors des attitudes sécuritaires : souhait de renforcement de l'appareil policier, de durcissement des peines, recherche d'un pouvoir politique fort. C'est ce qui est apparu en France lors des élections législatives de 2002 (...). La mise en avant par les médias de faits divers et de crimes entraîne donc une grande demande de contrôle social, normalement destiné à réduire les actes de violence. Dans ce cas, l'exhibition

télévisuelle de la violence – que celle-ci soit en augmentation ou non, la question n'est pas là – a pour effet d'entraîner des mesures de répression accrue".

Le principal effet de la violence à la TV n'est pas d'engendrer la violence mais l'insécurité.

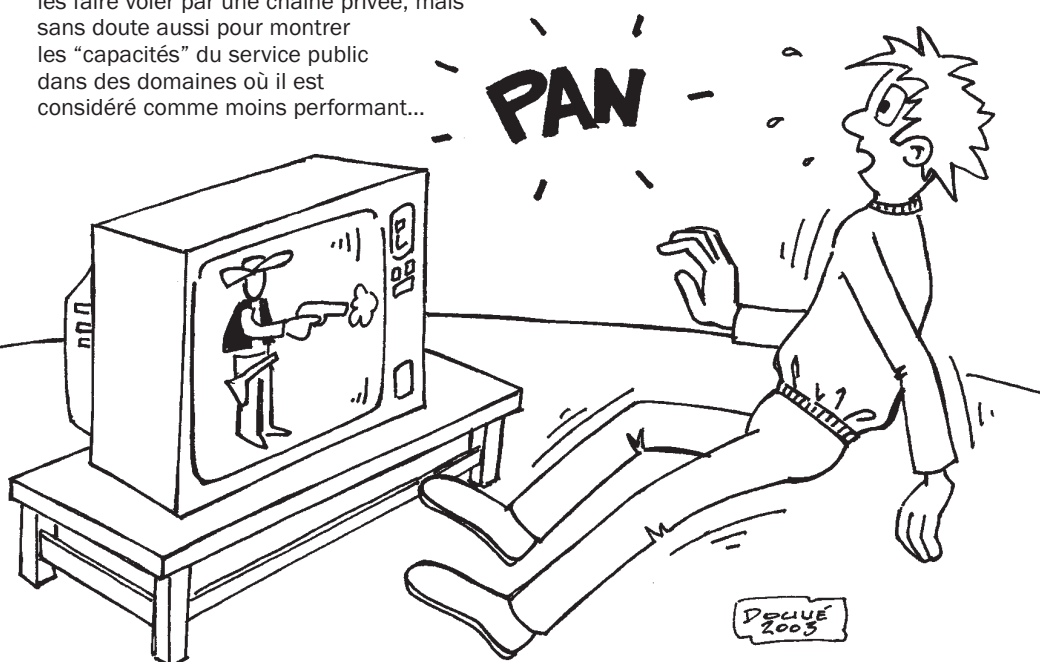
A ce sentiment d'insécurité s'ajoute un deuxième malaise : celui de constater que le fait de voir de la violence à la télé ne nous donne pas le pouvoir de l'arrêter...

Monique Van Dieren

Pour en savoir plus...

- Conseil de l'éducation aux médias. Bd Léopold II, 44 à 1080 Bruxelles. 02/413.35.08 cem@cfwb.be
- Média animation. Avenue Rogier, 32 à 1030 Bruxelles. 02/242.57.93 info@media-animation.be
Pour donner votre avis sur les émissions de la RTBF :
- service de médiation, local 9M 51. Bd Reyers, 52 à 1044 Bruxelles mediation@rtbf.be
- émission "qu'en dites-vous" local 4M14. Bd Reyers, 52 à 1044 Bruxelles jjj@rtbf.be

(1) Dans "La violence dans l'info télévisée". Ministère de la Communauté française, 2003. Pour se la procurer, téléphoner au n° vert : 0800/20.000
(2) Christian Dupont rappelle à ce propos les images diffusées par la RTBF lors de la découverte des corps d'An et Eefje. La mention "images exclusives" y était apposée dans le but de ne pas se les faire voler par une chaîne privée, mais sans doute aussi pour montrer les "capacités" du service public dans des domaines où il est considéré comme moins performant...



Etre informé modifie-t-il le cours de la vie ?

Ce n'est pas l'avis de Jacques Gonnet, professeur à la Sorbonne : "l'homme prend la mesure, aujourd'hui, du miroir à deux faces de son univers de surinformation : l'illustration merveilleuse et la solitude de l'être. Certes, une information pratique répond parfaitement à cette vision : des prévisions météorologiques à la vie quotidienne de ma localité, j'ai un besoin vital d'être informé; Mais j'attends cette information, je la transforme en action. Or, par capillarité, l'information sur le monde apparaît avec le même statut. Mais là je n'en fais rien. Je ne sais pas quoi en faire. Le désarroi vient de cette incompréhension que l'on n'ose pas poser à haute voix : pourquoi la connaissance des massacres au Rwanda n'arrête-t-elle pas les massacres au Rwanda ?"

Education des enfants :

Quels repères leur donner



Est-il vrai que « tout fout le camp » et que les jeunes manquent aujourd'hui cruellement de repères, qu'ils se considèrent comme des enfants rois à qui tout est dû, à qui tout est permis ? Et à qui la faute ? Aux parents qui « démissionnent » et préfèrent ne rien interdire pour garder un bon contact avec leurs rejetons ? A la télévision qui les matraque quotidiennement d'une idéologie du « tout, tout de suite » ? A l'école qui est dépassée et n'arrive plus à remplir sa mission de socialisation ?

Ecoutez et interrogez les personnes autour de vous : vous entendrez des discours qui vont de la rigueur absolue ("l'adulte doit imposer des règles claires et indiscutables") au laxisme le plus total ("c'est à chaque enfant de découvrir et de construire ses propres repères"). Entre les deux se trouve sans doute la grande majorité des parents, tous ceux qui tâtonnent au quotidien et selon l'âge de l'enfant, mettant ici un interdit, tâchant d'appeler à l'autonomie le lendemain, s'interrogeant souvent sur le bien fondé de l'une ou l'autre attitude, se culpabilisant parfois face à l'échec apparent de leur éducation.

Une question pour les autres

Le paradoxe de la question, c'est qu'elle est souvent posée pour « les enfants des autres ». C'est une question que l'on entend dans la bouche d'enseignants qui estiment que les jeunes qu'ils ont en face d'eux n'ont pas reçu de leurs parents les repères indispensables pour vivre en société. On l'entend aussi auprès des représentants des services d'ordre qui ne savent comment réagir à la petite ou grande délinquance des jeunes et se demandent d'où elle peut provenir, si ce n'est d'une « démission » des parents.



M. Demolder

Un seul système de référence ?

Cela ne signifie pas pour autant que nous vivons dans une absence de repères. Si les grandes institutions qui donnaient du sens sont en perte de vitesse, il n'en est pas de même pour les valeurs économiques. La mondialisation véhicule avec elle une idéologie où l'argent et le profit font figure de valeurs essentielles, qui se sont empressées d'occuper l'espace laissé libre par les grands systèmes philosophiques qui y faisaient contre-poids.

Pour beaucoup de parents d'aujourd'hui, la question est peut-être de savoir comment insuffler des valeurs de résistance au pouvoir de l'argent (la générosité, le désintéressement, l'honnêteté, la solidarité, etc.) tout en faisant le maximum pour que leurs enfants se fassent une place dans cette société. C'est un projet souvent paradoxal, avec des injonctions parfois contradictoires, où l'on sait que plus que les paroles, ce sont les attitudes concrètes des parents qui marquent les enfants. Rien ne sert de prôner par des mots l'honnêteté si l'on saisit toute occasion de détourner la loi à son profit.

Les parents, eux, ont plutôt tendance à s'interroger sur le « comment » de la transmission et à pointer du doigt l'influence limitée qui est la leur aujourd'hui. Comment lutter contre l'influence des médias, comment contrôler les « mauvaises fréquentations » de la rue, dans quelle école mettre les enfants pour qu'ils reçoivent une « bonne éducation » etc. ? Les parents ne se sentent pas démissionnaires, mais plutôt démissionnés, comme le conclut l'enquête de la Fondation Dolto auprès des parents. (1)